

A close-up portrait of Guillaume Néry, a man with long, wavy, light brown hair, looking directly at the camera with a neutral expression. He is wearing a yellow wetsuit with a black collar. The background is a soft, out-of-focus blue, suggesting an outdoor setting like a beach or ocean.

GUILLAUME
NÉRY

EN COLLABORATION AVEC
LUC LE VAILLANT

Profondeurs

**UNE VIE EN APNÉE AUX FRONTIÈRES
DES LIMITES HUMAINES**

ARTHAUD POCHE

La vie d'un homme est l'intervalle de temps entre sa première et sa dernière respiration. Les plongées de Guillaume Néry se situent entre une dernière et une première respiration.

Chaque immersion de ce champion du monde d'apnée en poids constant est un cheminement spirituel, un voyage intérieur vers une meilleure connaissance de soi, une renaissance à des sensations disparues depuis la fondation du monde.

Dans ce livre, Guillaume Néry nous immerge au cœur de son entraînement, de sa routine, de ses performances, des difficultés techniques qu'il doit surmonter. Plus qu'un sport, la plongée est pour lui une philosophie de vie, un moyen de renouer avec lui-même et d'explorer ce sixième continent encore méconnu qu'est l'océan. Se confronter au danger, mais surtout au lâcher-prise, à l'acceptation des contraintes physiologiques et climatiques pour s'adapter à cet autre univers qu'est le fond des mers. Un parcours hors du commun qui nous mène aux frontières des limites humaines.

Champion français d'apnée, Guillaume Néry bat à quatre reprises le record du monde d'apnée en poids constant (descente et remontée à la seule force des palmes ou sans). En 2011, il est sacré champion du monde grâce à une descente à - 117 mètres. Le 8 septembre 2015, il établit un nouveau record français en descendant à - 126 mètres.

Profondeurs

Guillaume Néry
En collaboration avec Luc Le Vaillant

Profondeurs

ARTHAUD POCHÉ

© Flammarion, Paris, 2016
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13
Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-0813-8535-1

*À Julie et Maï-Lou
À mes parents
À Loïc*

*« Disparaître dans l'eau
profonde ou disparaître dans
un horizon lointain, s'associer
à la profondeur ou à l'infinité,
tel est le destin humain qui
prend son image dans le destin
des eaux. »*

*Gaston BACHELARD,
L'Eau et les Rêves*

Avant-propos

Profondeurs est né d'une rencontre avec Luc Le Vaillant mais aussi et surtout d'un désir insoutenable de partager un univers qui a toujours émerveillé et effrayé le monde des hommes. Car, si retenir sa respiration et s'immerger dans les abysses peut paraître contre-nature, l'art de la plongée en apnée fait partie de notre histoire depuis des millénaires. L'humanité s'est développée en partie le long des côtes, et la mer nous a toujours permis de survivre grâce à la pêche des poissons, la capture de crustacés, le ramassage de coquillages ou le commerce des perles et éponges. Au cours du ^{xx}e siècle, les progrès scientifiques et technologiques nous ont permis d'aller toujours plus loin dans l'inconnu : l'Everest, les pôles, l'espace, la Lune... et les profondeurs grâce à Cousteau qui fut le précurseur dans la découverte du monde sous-marin. C'est aussi au cours du ^{xx}e siècle que les pionniers de l'exploration des profondeurs et des limites humaines ont battu les premiers records en apnée, malgré les mises en garde des médecins et des scientifiques. Ce sont

Raimondo Bucher, Bob Croft, Enzo Maiorca et bien sûr Jacques Mayol. Je suis leur petit-fils spirituel. Mes pères et guides sont quant à eux les enfants du *Grand Bleu* : Umberto Pelizzari, celui qui insufflé la passion au plus profond de mes entrailles ; Claude Chapuis, mon maître ; Loïc Leferme, mon guide. Dans ces quelques lignes, c'est à eux que je souhaite rendre un vibrant hommage, car ce sont eux qui m'ont porté au bout d'une passion et sur un chemin de vie. Eux et tous ceux qui m'ont accompagné tout au long de mon apprentissage, de ma progression, de ma réalisation, de mes succès et de mes échecs.

Je n'ai pas voulu faire de cet ouvrage une simple autobiographie : il me reste encore de nombreux jours à vivre sur cette planète avant de l'envisager, lorsque le crépuscule de ma vie sera venu. J'ai préféré emmener le lecteur avec moi, entre deux inspirations, sur une plongée profonde afin de partager dans le détail les mystères du corps et de l'esprit. *Profondeurs* se parcourt sur trois niveaux de lectures :

– le voyage dans les abysses – qui est le fil rouge de la narration – lors duquel j'aborde les adaptations du corps, les éléments techniques mais aussi ce que je ressens mentalement ;

– des souvenirs ou éléments biographiques qui font écho à mon expérience vécue pendant la plongée et qui permettent de comprendre l'évolution de mon parcours ;

– une réflexion sur le monde qu'ont amené mes années passées à explorer les profondeurs des océans et de mon âme.

À l'heure où j'écrivais les derniers mots de cet ouvrage, je venais de battre mon record, à – 125 mètres. Deux ans plus tard, j'ai amélioré cette marque en plongeant à – 126 mètres, me rapprochant toujours plus de la meilleure performance mondiale détenue par mon adversaire et ami le Russe Alexey Molchanov à – 128 mètres. Plusieurs années après mon dernier record du monde en 2008, j'étais enfin prêt à reprendre mon titre. Pendant ces sept ans, j'ai réussi à poursuivre ma progression avec patience, lenteur et passion, nourri par la certitude que cette approche transmise par Claude et Loïc allait un jour porter ses fruits.

Le rendez-vous était enfin pris pour le 10 septembre 2015 à Chypre, lors d'une compétition préparatoire aux championnats du monde individuels. J'annonce alors un objectif de – 129 mètres. Mentalement je suis fébrile depuis quelques semaines, plus anxieux qu'à l'accoutumée quand je m'appête à plonger à plus de 120 mètres, alors que je n'ai jamais été autant préparé physiquement que cette année. La disparition en mer de Natalia Molchanova – reine incontestée de la discipline depuis dix ans et mère de mon ami Alexey –, les profondeurs de plus en plus importantes à atteindre – qui majorent les risques –, la paternité et ses responsabilités qui s'imposent chaque jour un peu plus... les raisons sont multiples. C'est décidé, cette plongée sera l'une de mes dernières en compétition, et après il sera temps d'arrêter la quête aux records.

Alourdi par mes angoisses mais allégé par une condition physique hors norme, je m'enfonce dans

le bleu. La descente est longue, plus longue que d'habitude, mais après tout c'est le prix à payer pour me rendre avec ma monopalme là où aucun être humain ne s'est aventuré. Je récupère le témoin du fond et entame la remontée. À dix mètres de la surface, je perds connaissance. Quand je reviens à moi sur le bateau, c'est l'incompréhension. Je n'arrive pas à respirer : j'ai un œdème aux poumons. Je ne sens plus mon corps qui est une immense brûlure. Je pensais être fort, j'ai échoué. Je regarde alors mon ordinateur de plongée et découvre alors avec stupeur l'impensable : – 139 mètres ! Les juges et l'organisation en charge du réglage du câble le long duquel je plonge ont commis une erreur qui aurait pu m'être fatale. Dix mètres de plus que le record tenté, treize mètres de plus que ma meilleure performance jamais réalisée, je suis un miraculé. Je suis passé par toutes les émotions : la colère, la rancœur, l'injustice, la tristesse, la peur, le soulagement et enfin l'apaisement. L'apaisement grâce à Julie, ma compagne, la mère de ma fille, qui a trouvé les mots pour me convaincre que rien n'arrive par hasard et qu'il faut savoir écouter les signes. Pas question d'ésotérisme ou autre croyance : il faut juste savoir reconnaître que j'ai eu la chance d'avoir un avertissement sans sanction. Il me faut savoir saisir cette chance pour pouvoir tourner une page, de refermer un chapitre et d'en ouvrir un autre. Le livre lui est toujours le même, celui d'une histoire d'amour entre un homme et une passion, avec de nombreuses déclinaisons. Mais à présent, place à la découverte de

nouveaux mondes engloutis, au témoignage de la beauté et de la fragilité de ces mondes avec le public par nos films, photos, conférences. Place au bonheur simple toujours intact de plonger dans les profondeurs des mers en une seule inspiration, sans juge ni record, pour l'unique plaisir d'appartenir tout entier à l'élément liquide. Je vous laisse avec entre les mains le premier chapitre du livre de ma vie.

Guillaume Néry
Janvier 2016

Inspiration (préparation)

La vie d'un homme

La vie d'un homme est l'intervalle entre sa première et sa dernière respiration.

Mes plongées se déroulent entre une dernière et une première inspiration.

Il y a là un chemin inversé, une voie explorée en contre-allée, une rupture avec le bon sens qui veut que respirer soit d'une évidence jamais sondée, d'une banalité nullement remise en cause, jusqu'à la dernière heure qui promènera un miroir au-dessus des lèvres bleuies et déduira de l'absence de buée sur la glace que le dernier souffle est rendu.

Depuis dix-sept ans, mes moments les plus soufflants, les plus intenses, se déroulent bouche close, nez pincé, sans mot prononcé, ni joues embrassées. Il y a une perte volontaire de certaines sensations pour un affinage royal d'autres sens, d'autres sentiments.

Je vis en apnée, et les parfums me sont interdits pendant les quatre minutes qui me mènent et me ramènent de haut en bas et de bas en haut.

Je vis dans l'eau salée, et je n'en goûte jamais l'amertume. Je vis en cargo de chair et d'os, transportant précieusement quelques litres d'oxygène et de gaz carbonique, qui se diluent dans les membrures de mes terminaisons nerveuses, dans les pistons de mon moteur indigène, dans les châteaux arrière de mes synapses syncopées.

Je vis en arpenteur des soubassements d'un monde caché, ajustant mètre à mètre dans le viseur de mes yeux clos le plan porteur d'une architecture de l'univers.

Je vis en respirant large et grand, habité par le souffle des hommes, sans jamais laisser expirer mes envies de comprendre d'où je viens et où je remonte, homme vertical aux questions en bulle de savon.

Matin gris

Le matin d'une plongée, le réveil se fait lentement.

C'est comme s'il n'était pas vraiment nécessaire de s'éveiller.

C'est comme si la descente allait mieux se passer si la nuit continuait un peu, si le sommeil n'était pas forcément balayé par les sorcières de l'activité, si les rêves et les cauchemars continuaient à se poursuivre comme gendarmes et voleurs, si l'onirisme était plus intéressant que le dolorisme pour parvenir, à la fois, à se lester l'esprit et à se libérer les neurones.

Je me lève, vais pisser, puis me lave les dents.

Je fais quelques salutations au soleil. J'enchaîne douze postures de yoga qui rythment la respiration. Je fais tout ça lentement, sans grand investissement ni intérêt réel. Ne me parlez surtout pas de réveil musculaire, ni de cure de vitamines, et encore moins de gymnastique musicale avec les braillements des scies de NRJ ou les jingles de l'info anxiogène.

Je suis un peu absent, pas très concerné. Inutile de me parler, je réponds à côté. Je laisse planer l'incertitude sur ma présence au monde et le doute sur ma connexion aux vibrations 4G de l'humanité activée.

Au petit déjeuner, je grignote les quatre coins des biscottes de ma distraction. Je ne dis pas grand-chose, je me mets en mode économie d'énergie, corps et esprit en basse consommation.

Tout cela n'est pas juste le naturel du mal luné, la gestuelle en savate d'un levé du mauvais pied. Tout ce ramollissement de la volonté, tout cet abandon des interactions, nécessite un lâcher-prise, un laisser-faire, un laissez-passer propres aux économies post-libidinales.

Paradoxalement, il faut un peu se forcer à garder son corps au ralenti. Il y a un choix de la lenteur qui est fait et auquel il faut se tenir, sans excès de musculation de la décision.

Je mets un filtre à mon identité sociale. Ne venez pas solliciter mon attention !

J'ai eu longtemps un problème de concentration. Histoire de faire comme si tout cela n'était pas si grave, comme si tout cela n'était rien, je rebondissais de groupe en groupe, balle dure cognant

contre le mur d'un squash humain et qui fendillait les murs de l'aquarium communautaire.

Je parlais, je blaguais.

J'étais le tout fou, le jeune loup, le chien-garou. Je m'emballais comme il m'arrive de le faire en soirée, j'étais l'excité de service, l'animateur mal dégrossi.

Je versais dans le superlatif, dans l'émotion, dans l'autodérision, puisque tout cela était un plaisir mineur, sans enjeu majeur.

J'ai fini par ne plus me raconter d'histoires et par aborder les choses par leur versant raisonné. Oui, tout cela n'est pas bien grave et il y a des choses plus importantes, des drames et des désastres bien plus terribles qui sadisent cette terre de misère.

Oui, il faut apprécier ce que l'on entreprend et c'est l'un des moteurs de l'affaire.

Oui, il faut éviter de sacraliser l'exercice, de le ritualiser comme s'il devenait de l'ordre du religieux, de la croyance.

Mais non, il ne faut pas aborder tout cela comme qui rigole.

Non, il ne faut pas surjouer le dilettantisme quand on sait bien que la discipline requiert concentration et relâchement, préparation et détachement, évaluation et investissement.

J'ai cessé de ricaner devant ceux qui se mettaient en tailleur deux heures avant pour cueillir la fleur de lotus de leur mental.

J'ai arrêté de fonctionner comme un gamin tête en l'air qui se souvenait trente minutes avant l'heure qu'il avait une obligation un peu par-

ticulière et qu'il était peut-être temps d'arrêter ses bêtises.

Rompant avec la théorie yogi comme avec la stratégie « dédramatisons », j'ai réalisé que ce qui me réussissait le mieux était de me mettre en mode apaisé dès le lever.

Routine

Les derniers compétiteurs, ceux qui descendent au plus bas, partent en général vers 13 heures.

Sur le coup des 11 heures, je mange une barre de céréales et j'entre pas à pas dans un compte à rebours qui n'a rien de celui d'un thriller. Au contraire, je m'applique à cultiver cette léthargie dans laquelle j'étire ma paresse feinte.

Auparavant, je fonctionnais comme un sportif qui chauffe son corps, qui dérouille ses articulations, comme un danseur qui répète les enchaînements pour déclencher des automatismes et tenir en respect l'angoisse.

Je me mettais à l'eau quarante minutes avant le top départ. Je faisais deux, trois descentes à 10-15 mètres, et puis une autre plus profonde à 30 mètres, avec peu d'air dans les poumons pour mieux les habituer à la pression qu'ils subiraient en grande profondeur.

J'agissais exactement comme un sprinteur qui se cale dans les starting-blocks pour tester sa réactivité ou prolonge un peu sa phase de poussée, pour bien huiler sa foulée et anticiper les sensations qu'il faudra réactiver.

Ce moment d'échauffement était un temps d'introspection, un instant de doute et une tentative de réassurance. Suis-je dans un jour avec ? Est-ce que mes sensations sont bonnes ? Est-ce que mon esprit est au diapason de mon corps ?

Désormais, je ne fais plus rien du tout, presque plus rien du tout, seulement des exercices de respiration pour préparer mes poumons et la cage thoracique à la déformation qu'ils vont subir à - 125 mètres. En revanche, aucune plongée *a minima*, aucune apnée.

Je ne mets plus la tête dans l'eau. Je ne m'asperge même plus la nuque comme le faisaient nos grands-pères, à qui on avait appris qu'on évitait ainsi le choc thermique, qu'il fallait refroidir le lézard surchauffé des plages pour en faire un gardon frais au cerveau réfrigéré.

La plupart du temps, le lieu de la compétition est à une encablure de la plage. En Grèce, à Kalamata, il faut dix minutes de bateau. Aux Bahamas, c'est encore mieux. On atteint la plateforme en une minute de brasse tranquille, nez au vent, telle une mamie qui ne voudrait pas ruiner son indéfrisable.

Diving reflex

William Trubridge, l'un de mes concurrents les plus coriaces, est à l'origine de cette évolution des comportements.

Le *diving reflex*, ou réflexe d'immersion, est un mécanisme inné qui se déclenche chez tout humain

quand il plonge. Deux phénomènes s'enclenchent quand l'homme se fait poisson.

1) La bradycardie. Le visage comporte des capteurs sensibles au froid. En contact avec l'élément liquide, ces capteurs mettent l'organisme dans une logique d'économie d'oxygène. Le rythme cardiaque chute. Entraîné, l'apnéiste baisse plus vite ses pulsations que le terrien moyen, mais le principe est le même. Mon cœur bat à 40, 42 pulsations par minute au réveil. Je suis à 60 pulsations avant la plongée. Et très vite, dans l'eau, ça baisse à 30 pulsations.

2) La vasoconstriction périphérique. Dès que l'on met le visage dans l'eau, le sang se retire des extrémités et se concentre sur les éléments vitaux, le cœur, les poumons, le cerveau. L'organisme réalise qu'il doit s'adapter à un environnement nouveau, qu'il doit muter pour se défendre. Il économise l'énergie disponible et polarise son attention sur les organes principaux, qu'il préserve, qu'il chouchoute.

Ce réflexe d'immersion, nous l'avons en commun avec les mammifères marins. Eux sont capables de faire battre leur cœur cinq fois moins vite, passant de 50 à 10 pulsations minute, mais le principe reste le même.

Loïc Lefèrme, mon ami disparu, le modèle de mes débuts niçois, ainsi que Pierre Frolla, ami et champion d'apnée monégasque, ont participé dans les années 2000 à une étude comparative avec les otaries, pour mettre en évidence ce mécanisme.

L'idée de Trubridge est de faire confiance aux automatismes innés du corps plongé par surprise

dans un liquide d'une température inférieure à la sienne, plutôt que de tenter de l'adapter à une nouvelle demande, de le préparer à un nouvel élément.

Trubridge pense que l'échauffement à base de plongées peu profondes envoie un signal négatif au corps. Ça lui ferait croire que son propriétaire prend les choses en main. Désresponsabilisé, le corps retarderait le moment du réflexe d'immersion.

Pour Trubridge, mieux vaut ne s'exercer en rien, pour que le réflexe d'immersion retrouve ses fondamentaux pavloviens et fonctionne de but en blanc.

J'ai adopté cette méthode et je m'en trouve bien. Faire l'économie des petites plongées me rend physiquement plus frais, plus demandeur, plus partant.

Psychologiquement, le fait d'y entrer en une seule fois, de se jeter littéralement à l'eau, me signale que je suis requis, qu'il n'y a plus d'atermoiement, de négociations à entamer avec mon surmoi.

Tutoyer les profondeurs sans préalable est le résultat d'un long processus d'adaptation. Je plonge depuis dix-sept ans. Mon corps est façonné par l'océan et me permet cette technique. À ne surtout pas pratiquer sans de longues années d'expérience !

Je suis sur le dos, les yeux au ciel, filtrant le soleil entre les cils, et je me dis : « On va bien voir. »

Je ne suis pas un sportif qui cherche à développer ses muscles pour ses performances. Je suis un mammifère humain qui doit exhumer des capacités qu'il possédait quand il était cousin des mammifères marins.

Il ne s'agit pas de renforcer des facilités, de multiplier des compétences, d'exiger de la puissance. Il s'agit de libérer des archaïsmes, d'ouvrir des potentialités, de se couler dans un élément connu de longue, longue date.

Il faut essayer de retrouver une boîte noire que nous avons tous possédée dans les temps immémoriaux, que nous avons laissé perdre par négligence ou que nous avons troquée contre d'autres aptitudes.

Cette boîte noire disparue au fond de chacun, au fond de l'océan qu'est chaque humain, nous ne sommes que quelques-uns à la rechercher, moins encore à la trouver. Pire, une fois le trésor exhumé, souvent nous réalisons que le mode d'emploi nous manque.

Le décryptage se fait à tâtons ; selon la chance et les talents qui nous sont concédés. Et même les plus demandeurs, même les mieux dotés s'aperçoivent que le logiciel est malaisé à utiliser, que le code résiste aux meilleurs hackers en combinaisons isothermes.

Ne pas s'hyperventiler

On croit souvent que les apnéistes doivent ventiler à outrance jusqu'à s'époumoner avant de plonger. Que cela leur permet de maximiser leur stock d'oxygène. Que l'oxygène est le seul carburant et que, sans ce pétrole humain en abondance, ils ne parviendront pas au bout de la route.

On a pensé longtemps que l'hyperventilation avec poumons portés au rouge était une pratique nécessaire, indispensable, recommandée. On s'est rendu compte qu'il n'en était rien.

Notre activité est jeune et il est normal que les évidences du passé deviennent les énormités d'aujourd'hui. Et il est possible que les recettes admises actuellement deviennent la risée des apnéistes du futur.

L'hyperventilation est un faux ami. Se gaver d'oxygène paraît intelligent. On en absorbe une grande quantité, donc on devrait tenir plus longtemps sans respirer. Cela paraît une démarche de bon sens. Mais la machine corporelle a ses limites. Une ventilation calme et profonde suffit à saturer l'hémoglobine en oxygène. L'hyperventilation n'amènera pas d'O₂ supplémentaire à l'organisme. En revanche, cela éliminera le CO₂ de son sang.

L'ennui, c'est qu'à se défaire du CO₂, le seuil de la douleur recule. En réalité, on débranche l'alarme, on minimise la sensibilité des capteurs, on modifie l'équilibre interne.

C'est l'augmentation du taux de CO₂ dans le sang qui donne la première alerte, la première envie de respirer, pour nous rappeler que nous ne sommes pas poissons. De plus, reculer l'alerte freine le mécanisme du réflexe d'immersion qui réserve l'oxygène aux fonctions vitales.

En apnée profonde, dans ma discipline, le poids constant, les bras sont fixes, tendus au-dessus de la tête. Mais les jambes travaillent, les abdos ondulent, les lombaires accompagnent le mouvement. Quand le réflexe d'immersion s'installe, le sang

quitte la périphérie du corps et se concentre dans le cœur, le cerveau et les poumons. Les muscles fonctionnent en privation d'oxygène. L'acide lactique coule à flots, ça fait mal, ça brûle, mais c'est bon signe ! Le mode survie est activé.

À l'inverse des autres sports, nous ne cherchons pas à repousser les montées d'acide lactique. L'acide est notre ami l'espace d'un voyage, preuve que l'O₂ est en lieu sûr.

Qu'importe si nos bas morceaux souffrent, tant que le cerveau conserve un clair panorama de l'ensemble du dispositif.

C'est un peu comme dans ces voitures hybrides où le mental pourrait suivre sur son tableau de bord l'évolution du corporel. Comme dans les Prius, un schéma évolutif se projette sur nos Google Glass imaginaires, sur nos écrans de contrôle d'hommes plongeants. Il nous montre les niveaux de consommation sanguine, la part de l'énergie fossile, de l'électrique, du kinésique, le relais que prennent les uns et les autres, les transvasements, les compensations, les alertes qui fument orange, puis rouge.

Faire la carpe

Au matin de la plongée, j'ai échauffé mon diaphragme, je l'ai malaxé, étiré, fait monter, fait descendre.

Tout au long de l'attente, je continue à faire travailler ce muscle, à le mobiliser, pour garder sa flexibilité.

Je prends une inspiration la plus profonde possible, je remplis à ras bord mes poumons. Neuf litres d'air les gonflent en ballons de baudruche quand ma capacité moyenne au repos est de 5 litres et quand, tout au fond, ils seront comprimés et contiendront moins d'un litre.

Parvenu là, je bloque et je tète l'air avec la bouche en cul de poule, respirant comme une carpe, faisant des bulles comme ce poisson au fond de son lac. D'ailleurs nous appelons cette technique la « carpe ».

En jouant de la glotte, je parviens à comprimer l'air dans mes poumons. Je peux y ajouter entre 1 et 2 litres d'air supplémentaires, ce qui fait la différence par plus de 120 mètres de fond.

Ensuite, je me vide complètement, tentant d'essorer mes poumons du dernier centilitre de gaz qui pourrait encore y être retenu, un peu comme une lavandière tordant les draps après les avoir battus à la rivière.

Et c'est comme si je me débrouillais pour plier en quatre ces deux masses spongieuses et les faire tenir dans un espace trop petit pour elles, à la façon des hommes caoutchouc entrant dans une malle et s'y contorsionnant pour que le couvercle puisse se rabattre sur leur échine.

Algue languide

Il reste trois minutes avant le départ. Je me laisse glisser depuis la plate-forme et me rapproche de ce que l'on nomme le câble mais qui est, en fait, une corde d'escalade.

Je tiens à m'y rendre par mes propres moyens quand d'autres, pour s'économiser absolument, se laissent prendre sous les aisselles et véhiculer par deux assistants jusqu'à la zone de départ. C'est un peu comme si, avant d'avoir commencé, ils se faisaient porter pâles en grands blessés de la vie, en fleurs vénéneuses déjà fanées.

Si je ne suis pas capable de me rendre sur zone par moi-même, c'est que je ne suis pas capable d'aller au fond.

Je me rallonge, toujours sur le dos, visage offert à l'immensité du ciel, yeux mi-clos pour filtrer la lumière, l'eau battant mollement mes joues dans un clapotis heureux. Je m'applique à calmer le jeu, à ralentir le tempo, à descendre en température.

Je suis dans cette posture détendue des endormis, dans ce flottement d'algue languide, dans ce détachement des gisants.

Je suis dans un couffin d'osier, nouveau-né balotté par le fleuve.

Derniers instants

Mes dernières minutes de terrien ont la langueur d'une respiration qui se ralentit. La masse infinie de l'océan me berce. Au-dessus, le ciel ouvre une porte vers l'infini. Aucune limite, le vertige gagne doucement.

Au câble, j'accroche ma longe de sécurité. Celle-ci est un filin d'un mètre, fait de fil de pêche ultrasolide. Elle affiche une résistance de quatre cents kilos et peut remorquer un marlin.

Elles ont conquis le monde

ALEXANDRA LAPIERRE, CHRISTEL MOUCHARD

« Qu'ont-elles en commun, toutes ces femmes aux personnalités si fortes ? Sinon l'intrépidité et le talent unique de savoir reconnaître leur instinct et soutenir leur désir. »

Les grandes aventurières ne sont plus seulement des courtisanes : ce sont des conquérantes d'un type nouveau apparu dans la première moitié du XIX^e siècle. Des femmes qui voulaient être des géographes, des botanistes, des ethnologues – bref des exploratrices à part entière !

Et elles ont conquis le monde, d'est en ouest et du nord au sud, le collet bien monté, pour que leur vertu ne soit en rien suspectée, leur corset étroitement lacé. Mais sous leur armure vibraient des émotions violentes, des sentiments brûlants. Et beaucoup ont vécu des amours, qui, pour êtres secrètes, n'en furent pas moins passionnées.



ISBN : 978-2-0813-6065-5 - Prix : 5,90 € - 304 pages



Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01EBNN000439.N001
Dépôt légal : avril 2016